LA

GAZETTE MÉDICALE DU CENTRE

REVUE MENSUELLE

Des Travaux Médicaux et des Intérêts Professionnels des Médecins de la Région

---

FONDÉE PAR MM.

Ed. Chaumier
Maladies des Enfants

Boureau
Bactériologie — Urologie

Triaire
Accouchements — Gynécologie

Lapeyre
Chirurgie — Gynécologie opératoire

J. Menier
Médecine Générale

RÉDACTION ET COLLABORATION : André — Hermary — Ch. Martin — Jagot — Bartoli — Houssay — Orrillard — Poix — Baillet — Leriche — Jablonski — Buffet-Delmas — Prompt — Renou.

110.405

1902

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS BIBLIOTHÈQUE

SEPTIÈME ANNÉE

Contenant des Travaux de MM.

P. Archambault, L. Bartoli, Bezard, Bézy, Bodin, Boureau, Caillet, Edmond Chaumier, L. Dubreuil-Chambardel, Gouraud, Héron, Fr. Houssay, Landouzy, Lapeyre, Le Double, Lop, Merlier, Moissonnier, Reliquet, Renaut, L. Thierry, Triaire.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 25, BOULEVARD BÉRANGER

TOURS

Le Centenaire de la Société Médicale d'Indre-et-Loire

Dans notre dernier numéro, nous avons donné le compte rendu de la séance académique du Centenaire et les discours prononcés en séance solennelle par les orateurs de l'Académie de Médecine, de l'Université de Lyon et de la Société.

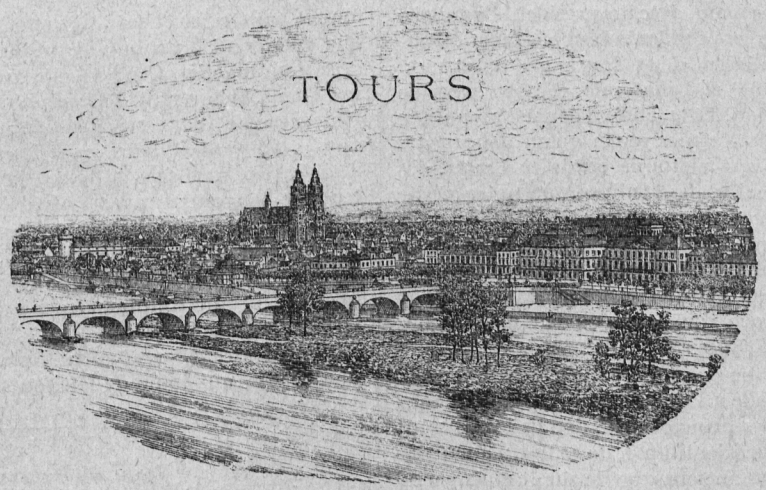
Il nous restait à publier les toasts non moins intéressants prononcés au banquet, pour compléter la physionomie de cette belle fête médicale.

Mais nous avons pensé qu'il y avait mieux encore à faire et que ce journal pouvait consacrer pour une fois encore, ses colonnes aux illustrations médicales de Touraine, parachevant ainsi l'œuvre commencée en séance publique.

Ce qui n'avait pu être dit, nous le dirions, les noms glorieux qui n'avaient été que prononcés, le journal pourrait les faire revivre et ainsi la célébration du Centenaire se doublait de l'élaboration du livre d'or médical de la Touraine.

L'œuvre est malheureusement encore bien incomplète et nos vieux ancêtres *médicins et chirurgians*... n'y figureront pas pour cette fois, néanmoins le lecteur trouvera réunis dans ce numéro, aux noms des maîtres actuellement vivants qui ont participé à la célébration du Centenaire, les noms glorieux de Bretonneau, Trousseau, Velpeau, Baillarger, Moreau, Heurteloup, Vidal, etc., placés sous l'invocation des deux grands génies presque universels, qui, au premier rang de leurs préoccupations et de leurs travaux, mirent les sciences biologiques : **Rabelais**, anatomiste et médecin, **Descartes**, anatomiste et physiologiste.

RABELAIS



VUE DE TOURS

DESCARTES

DISCOURS DE M. J. RENAUT, PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE LYON

Médecin des Hôpitaux,
Délégué de la Faculté de médecine de Lyon aux fêtes du Centenaire de la Société médicale d'Indre-et-Loire

MESDAMES, MESSIEURS,

J'ai reçu du Recteur de la grande Université Lyonnaise, et du Doyen de sa Faculté de médecine, l'agréable mission de vous apporter ici le salut cordial et fraternel de l'une et de l'autre. De cette tâche qui m'honore grandement, je m'acquitte aussi avec un certain orgueil. Je suis un « Tourangeau de Touraine» demeuré tel malgré l'absence, et avant tout un fidèle élève de l'Ecole de Tours ! Et j'aime à voir, à l'occasion de ce Centenaire, saluer l'Ecole qui dut en ce siècle passé sa meilleure gloire à Bretonneau, à Trousseau, à Velpeau, par cette autre Ecole qui reçut aux mêmes heures la science de Marc-Antoine Petit, de Bonnet, de Rollet et d'Ollier, et qui eut Bichat et Claude Bernard pour élèves.

Car vraiment ces Ecoles sont sœurs, et le Tourangeau, plus que mi-séculaire qui domine encore en moi le Lyonnais d'à peine un quart de siècle, prétend ne pas vous flatter en le proclamant. Le nombre des disciples n'y fait rien, les Ecoles se valent. Leur esprit est le même, et seul sans doute fait qu'elles aient produit autant et de tels grands hommes.

C'est un esprit *d'absolue indépendance scientifique* s'exerçant en un milieu qui sait ce qu'il vaut, sans se tromper là dessus ni même se flatter. Ici comme là, l'habitude est prise des œuvres autonomes et grandes, de par une expérience longue, mesurée par des périodes séculaires. C'est à Lyon et dans l'enceinte sacrée du Forum-Vieux (1), que se conservait le feu de Vesta où s'alluma vraiment le flambeau de cette Renaissance qui, dès son aurore, fit de Tours la ville-reine en France : — Reine au point qu'elle devint le centre de formation du verbe définitif par lequel, désormais et pour toujours, s'exprima l'esprit français. Et ne pourrait-on pas en dire autant, Messieurs, de la *Société Médicale d'Indre-et-Loire*, de l'Ecole grande par

(1) Fourvière.

ses hommes et par ses doctrines qui tout entière prit issue de de vous ? Nos Maîtres Tourangeaux n'ont-ils pas été les précurseurs, les formateurs, les initiateurs vrais de l'esprit médical moderne et n'en ont-ils pas de même instauré la langue ?

N'est-ce pas à Tours que les mots de spécificité, d'entité morbide, de contagion par pullulation des contages à la façon des êtres vivants, que la notion aussi des poisons morbides, des virus et des toxines, se présentèrent pour la première fois et prirent le sens définitif qu'en pathologie et en clinique ils conserveront à jamais ? Toute la doctrine actuelle tenait bien en puissance dans le cerveau de Bretonneau ! C'est le bon sens tourangeau, clinique et critique, qui l'en fit jaillir — il y a plus de quatre-vingts ans — comme une Minerve déjà tout armée : celle-là même qui, pourvue de nouvelles et plus puissantes armes par le génie de Pasteur, domine maintenant — peut-être même parfois un peu trop — la médecine et avec elle les sciences de la vie.

Dans la grande œuvre de décentralisation scientifique que poursuivent présentement nos Universités, l'Ecole de Tours a tenu le premier rang par ses ancêtres. Par ses maîtres actuels elle sait le garder. Laissez-moi citer un exemple récent : — Quand pour la première fois les anatomistes du monde Latin voulurent porter hors de Paris leur réunion annuelle, et aller de ville en ville planter leur drapeau — (l'*Anatomische Gesellschaft* le fait bien, ils pouvaient le faire ! — ils choisirent pour lieu de leur premier congrès Lyon, avec un président Lyonnais. Mais tout de suite l'un des vice-présidents désignés fut un Tourangeau. Tout compté, cela faisait deux Tourangeaux, et mon cœur était en joie. Car j'aime et l'anatomie et mon pays de Touraine avec une égale passion. Et le choix fait par l'assemblée avait cette double signification à mes yeux : qu'en dehors des grands centres universitaires, l'anatomie garde en France des fidèles pour lui rendre un culte, des traditions en notre petite patrie tourangelle perpétuées de maître François Rabelais à Saturnin Thomas, et des maîtres comme Ledouble pour la montrer vivante à des hommes comme Romiti, comme Colgi et ses élèves, comme Ed. Van Beneden et les siens, venus de si loin et peut-être afin d'un peu voir ce qu'on fait encore chez nous pour la « science des formes. »

Messieurs, à ce point de vue comme à tant d'autres, je veux rendre ici un hommage public à la chère Ecole où j'ai fait mes premières études et acquis les principes qui, depuis lors, furent la règle constante de ma vie scientifique. Je crois qu'aucun de mes camarades, tant de mes anciens que de mes cadets parmi les élèves de l'Ecole de Tours, ne me démentira quand j'affirmerai ceci : — C'est que nul de ceux qui y passèrent, fut-ce un instant, ne manqua de recevoir et de conserver l'empreinte de l'esprit tout particulier qui y règne. Il y a quelque chose ici de médical et de scientifique qui s'y prend et qui se garde, inoubliable comme l'est cette douceur de l'air du pays, ce parfum de Touraine qui chaque fois me réveille net sur ma route si longue dès que j'ai passé Blois ou Chenonceaux, et qui semble me dire : « Tu peux librement respirer, te voilà chez toi » — tandis que défilent le long du train les toits bleus et les maisons blanches...

Et je dis aussi que l'esprit souffle avec ce vent de Touraine qui éveille ainsi ses fils sur le chemin des retours. Il souffle et il monte vers l'idéal comme vers les parties hautes de ce pays : tel il gonflait les grandes voiles carrées de la batellerie de la Loire qui, lorsque j'étais petit enfant, florissait encore. C'est lui qui a entraîné vers les cimes et Trousseau, et Velpeau, et Baillarger, tant d'autres, et qui gonfla d'espérance toujours les voiles de la barque de Balzac. C'est un vent montant, et qui ici *règne toujours.....*

Le souffle tourangeau était puissant dans l'Ecole, alors que j'eus, il y a plus de trente-cinq ans, la bonne fortune de devenir l'élève de celle-ci. L'âme de Bretonneau emplissait encore l'atmosphère hospitalière. Elle vivait intense en ses élèves, et principalement en Michel Duclos, qui fut doublement son disciple puisqu'il fut aussi celui de Trousseau, — et qui fut aussi pour moi l'inoubliable maître parmi mes maîtres, comme vient de vous le rappeler mon cher ami Alb. Robin, qui connaît mieux qu'un autre et mon cœur et ma pensée.

Alors, l'Ecole n'avait rien des installations scientifiques qu'on y voit aujourd'hui ; et si l'âme survivante du grand Bretonneau vivifiait son enseignement tout entier, c'était là tout : car ce médecin illustre n'y professa jamais. Un très ancien souvenir d'enfance me le montre tel que je le vis une fois à l'hospice général, alors que désireux d'avoir son avis sur mes mauvaises jambes, et ne pouvant le saisir que là, bien qu'autrefois il eût été le médecin de ma famille, mes parents m'avaient amené vers lui dans son service. Les élèves sont groupés sur les marches de l'escalier ; et, assis au bas sur une chaise, le vieillard leur parle... — Car s'il était le maître par excellence de l'Ecole de Tours, il n'était rien à l'*Ecole de Médecine* ; et sa salle de cours, c'était le grand escalier de l'hôpital !

Souvenir qui demeurerait inexpiable si vous n'eussiez été là, Messieurs de la *Société Médicale d'Indre-et-Loire*, pour unifier le corps médical tourangeau, le recevoir, le résumer et l'absorber en vous — vengeant de la sorte cet ostracisme d'une gloire !

Car, je le répète, c'est de la *Société Médicale d'Indre-et-Loire* fondée par Origet et ses amis, et dont Bretonneau faisait partie que s'élevèrent à un moment donné les vastes pensées médicales tourangelles. C'est en elle que se forma d'abord l'Ecole de Tours bien avant l'*Ecole préparatoire de Médecine et de Pharmacie de Tours*, suscitée par elle aussi, rameau présentement verdoyant et fleuri du vieil arbre séculaire.

La Société médicale d'Indre-et-Loire peut maintenant contempler son œuvre avec satisfaction et fierté. Elle a enfanté l'une des plus nobles Ecoles médicales du monde. Elle résume en son sein, aujourd'hui comme devant, les réelles forces vives de cette Ecole. Que pour elle ce premier siècle d'existence soit un gage et un commencement d'éternelle jeunesse. Qu'elle vive et fleurisse toujours !

Vivat, crescat, floreat ad multos annos feliciter ! — comme on disait jadis, aux jours de fête, en Sorbonne.

Toast du Docteur Héron

Messieurs,

Permettez-moi de me faire l'interprète de vos sentiments à tous et de remercier en votre nom M. le secrétaire général de la Préfecture des paroles de si cordiale sympathie et de si flatteuse déférence qu'il vient d'exprimer, de la part de l'Administration, à l'adresse du corps médical tourangeau.

Je dois remercier l'aimable représentant de M. le Préfet avec d'autant plus d'empressement et de gratitude, qu'il a su donner à ce précieux témoignage d'estime une forme particulièrement littéraire et brillante qui en double et le charme et le prix, et je le remercie personnellement d'avoir de si heureuse façon obéi le premier à une tradition qui est bien de tous les pays, mais qui est surtout essentiellement tourangelle.

En notre plantureux pays de Touraine, en effet, plus peut-être qu'ailleurs, sans doute parce qu'on y est plus gâté par la nature, il est une règle constante, c'est qu'il n'est pas de bonne fête qui ne se termine par un banquet résumant les heureuses impressions de la journée, et pas de banquet joyeux qui ne se termine par des toasts qui en rapprochant les verres rapprochent aussi les cœurs et confondent tous les convives en une commune manifestation de sympathie et de cordialité.

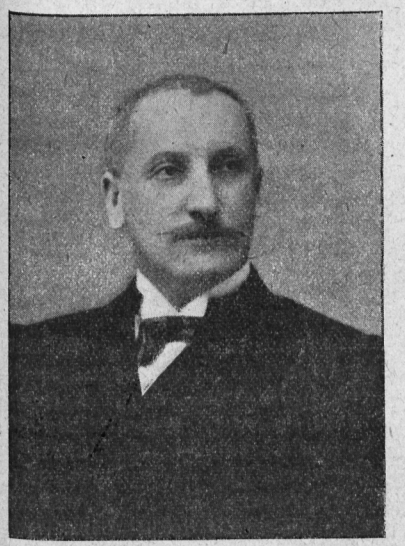
Nous autres médecins, — et médecins tourangeaux, — gens

plus généralement à principes, nous ne saurions déroger à cette règle, et puisqu'en ce moment encore j'ai le trop grand honneur de présider à la deuxième partie de nos fêtes, je dois donner l'exemple de l'observation de la règle, du respect au principe, et, à mon tour, faire ce que des esprits mal intentionnés, s'il y en avait ici, pourraient trouver au moins bizarre pour un médecin : porter la santé de quelqu'un et, ce qui semblerait un comble, solliciter à cet effet le concours, j'allais dire la consultation de tous les confrères.

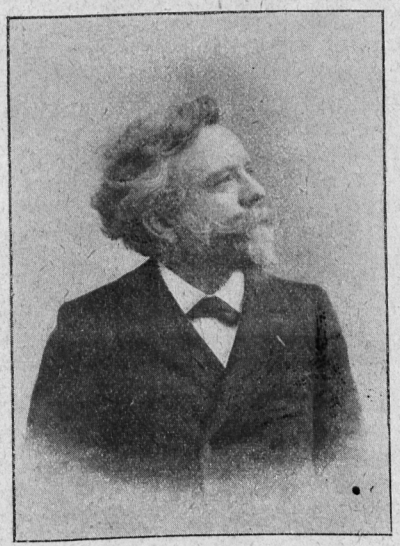
Or, Messieurs, vous avez entendu cet après-midi, en un langage à l'élévation duquel vous avez rendu tous un hommage mérité, vous avez entendu nos divers orateurs, aussi bien les représentants de la Société Médicale que les éminents délégués de l'Académie de Médecine de Paris et de la Faculté de Lyon, vous démontrer que la caractéristique des glorieux ancêtres que nous fêtons aujourd'hui, des maîtres illustres qui nous ont montré la voie à suivre, c'était l'exquise bonté.

se trouvant empêchés de se joindre à nous par les exigences de la profession : les docteurs Pouchet, médecin-chef du 9e corps d'armée ; Saint-Paul, médecin-major du 66e d'infanterie ; Degail, de Langeais ; Royer-Collard, de Saint-Symphorien ; Guignard, de Mayet (Sarthe) ; Ernous, de Paris, etc. ; — ceux retenus par des deuils tout récents : Gibotteau, de Cormery, l'un de nos sympathiques vice-présidents ; Mattrais, de Chinon ; Aristide Ansaloni, de Romorantin, qui se faisaient il y a quelques jours une si grande joie d'être avec nous ; Segard, de Thilouze ; Lablancherie, de Loches ; Pommey, médecin-major à l'Hospice de Tours ; — ceux enfin arrêtés par la maladie même, Brigault, de Sainte-Maure ; Bretheau, de Valençay ; Ach. Ansaloni, de Selles-sur-Cher, etc.

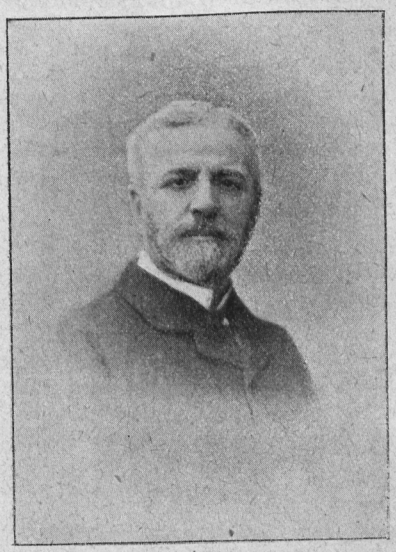
A tous ces bons amis et à tous ces compatriotes que nous aurions eu tant de plaisir à recevoir parmi nous, j'envoie en votre nom, Messieurs, l'expression de nos regrets, de nos meilleurs vœux, de notre vive sympathie.



Prof. R. BLANCHARD
Délégué de l'Académie de Médecine
Né à Saint-Christophe (Indre-et-Loire).



Dr HÉRON
Président de la Société médicale en 1901.



Dr A. ROBIN
Délégué de l'Académie de Médecine

M'inspirant donc de cette leçon superbe, je vous demanderai, avant de faire, comme dans tous les banquets, acte de déférence et de courtoisie envers les autorités et les invités qui nous font l'honneur de s'asseoir aujourd'hui à notre table, je vous demanderai, tout d'abord, de faire preuve aussi de cette bonté et de penser à ceux qui ont toujours tort, qui ont tort surtout en ce moment, c'est-à-dire aux absents, à ceux qui ont été retenus par la rigueur de leurs obligations professionnelles ou par des raisons plus pénibles, comme des deuils récents ou la maladie même — car pour être médecin on n'en est pas moins sujet aux misères humaines, — et qui doivent déplorer amèrement de ne pouvoir être des nôtres en cette journée de fête.

Aux noms que j'énumérais tantôt, nous devons ajouter ceux de nos confrères qui nous ont adressé leurs excuses désolées,

Et maintenant, ce devoir rempli, j'en veux remplir un autre, plus gai : c'est de vous remercier tous de nous avoir si bienveillamment secondés cet après-midi dans la célébration de notre Centenaire et de nous avoir fidèlement suivis dans l'agréable soirée qui va la terminer.

Vous d'abord, Monsieur le professeur Blanchard, qui avec tant de bonne grâce avez accepté la mission de représenter l'Académie de Médecine dans cette fête de famille, nous vous donnons à notre tour mandat de lui transmettre le témoignage de notre respectueuse reconnaissance, et nous vous remercions personnellement d'avoir bien voulu vous arracher en notre faveur à des études aussi opiniâtres que variées.

Nous savons en effet, Monsieur le délégué, que vous êtes de ceux que ne rebute point un labeur acharné et qui, comme le disait et le prouvait le grand et immortel Chevreul, ne se

reposent d'un travail que par un autre. Vous êtes de ceux qui, pour le plus sûr progrès de la Science, excellent à régler le mieux l'emploi de leur temps, et cela sans doute parce que vous avez su vous appliquer à vous-même la devise d'un de ces humoristiques cadrans solaires du Briançonnais que vous connaissez si bien et qu'en un article très artistement documenté reproduisait tout dernièrement certaine *Revue d'Europe* qui ne vous est pas indifférente :

Ne sistas, te lux altiùs ire monet (1).

Et de fait vous avez bien suivi le conseil de cette populaire devise, puisque vous appartenez et depuis déjà longtemps à l'Assemblée qui est l'expression la plus élevée de la Science médicale française et que cependant vous ne vous arrêtez pas encore de travailler et de produire, même en vous jouant.

Aussi sentons-nous toute la valeur de votre présence parmi nous, et vous remercions-nous profondément de nous avoir accordé toute une journée de votre temps si précieux.

sérieuse et grave, a voulu cependant n'être pas complètement absent de cette fête en s'y faisant représenter par son très sympathique secrétaire général, M. Brisac.

Je remercie M. le Maire pour l'honneur qu'il nous a fait également en acceptant d'être des nôtres pendant toute cette journée; je le remercie pour cette nouvelle marque de son habituelle sympathie, je le remercie surtout pour l'amabilité qu'il a mise à nous faciliter les moyens de plus dignement recevoir nos hôtes et de donner à notre fête l'air de gaîté qui lui convenait.

Je remercie M. l'Inspecteur d'Académie, dont la présence parmi nous constitue un précieux témoignage d'amical intérêt pour une Société qui travaille.

Je remercie enfin nos savants compatriotes, qui n'ont craint ni la distance ni la fatigue pour nous apporter la meilleure preuve de leur réelle sympathie : M. le professeur Renaut, de la Faculté de Médecine de Lyon, M. Gouraud, le médecin de la Charité, le petit-fils du maître de Velpeau et le père du vainqueur de Samory.

Un des Fondateurs de la Société Médicale, et son 1er secrétaire.

Dr HOUSSAY
Historiographe de la Société.

FRISCH
(Fondateur de la Société.)

Or, le meilleur moyen, à table, d'exprimer ces remerciements, de traduire cette gratitude, c'est, le verre en main, de boire à votre santé, et c'est à quoi je vous convie tous, Messieurs, c'est à porter d'abord la santé de notre hôte et cher compatriote, M. le Dr Raphaël Blanchard, car boire à sa santé, c'est boire à la longue suite de ses travaux, pour le plus grand profit de la science et de l'humanité !

Messieurs,

J'ai le devoir de me faire ici, plus intimement que tantôt, l'interprète des sentiments de la Société Médicale et de payer plus en détail ses autres dettes de reconnaissance.

Je dois d'abord adresser ses chaleureux remerciements à M. le Préfet, qui avait accepté avec une joie si cordiale de prendre part à ce qu'il appelait cette intéressante fête de famille du corps médical, et qui, mandé à Paris pour une raison

(1) *L'Art populaire dans le Briançonnais : les cadrans solaires*, par Raph. Blanchard, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, membre de l'Académie de Médecine. *In Revue d'Europe*, mai 1901.

Je dois maintenant adresser les remerciements de la Société Médicale et les miens personnels à nos deux conférenciers de cet après-midi qui, à la suite de nos maîtres, ont su se faire applaudir et donner tant d'attrait à la réunion : M. le Dr Houssay, le patient historiographe de la Société, et mon vieil ami Ledouble, l'ingénieux et érudit commentateur de Rabelais, le savant anatomiste qui honore notre Touraine et qui, ne s'arrêtant pas, lui non plus, dans son perpétuel labeur, ne s'arrêtera pas davantage dans la progression de ses succès. Je le remercie particulièrement, car c'est à lui surtout, à son beau travail sur Origet, qu'est due la réussite de cette journée.

J'unirai dans le même remerciement — car ils ont à ce succès une forte part aussi — les membres actifs et dévoués des deux commissions d'organisation des deux parties de la fête, et que j'ai vu dépenser pour la mener à bien le meilleur de leur temps et de leurs efforts : les docteurs Grasset et André, Baudouin et Magnan.

Je dois remercier aussi tous les autres collaborateurs de la fête qui en ont également assuré le succès en venant aussi nombreux

de Tours et des divers points de la région, des départements voisins ou plus éloignés, de Paris ou de plus loin encore, comme mon vieil et fidèle ami de 40 années déjà, le savant président de la Société de stomatologie, le Dr Ludger Cruet, que je remercie personnellement de la grande joie que m'apporte sa robuste affection ; l'excellent Doutrebente, de Blois, qu'on est toujours sûr de rencontrer dans les grandes manifestations en l'honneur de la science ou de la patrie ; et bien d'autres encore qui sont venus se grouper sympathiquement autour de nous pour faire de cette belle et bonne journée un souvenir ineffaçable.

Je remercie enfin la presse, toute la presse, qui nous a prêté si bienveillamment le précieux concours de sa publicité, affirmant ainsi que devant la science il ne doit pas plus y avoir de divisions politiques qu'il n'y a de divisions de frontières.

Et je vous demande la permission de confondre tous ces remerciements en un seul, que je traduirai par un toast commun :

Au nom de la vieille Société Médicale d'Indre-et-Loire, je lève en votre honneur mon verre, et je bois à vous tous, Messieurs, en formulant le vœu, si vous voulez bien vous y associer, qu'un des membres de notre active Académie de Médecine, continuant ses infatigables recherches sur les sérums et les vaccins, réussisse à trouver, avec le vaccin contre la vieillesse et l'oubli, le sérum mystérieux qui, prolongeant nos jours au delà des limites ordinaires, nous permette en aussi grand nombre que possible de nous retrouver aussi joyeusement unis pour la célébration du prochain Centenaire.

TOAST DU PROFESSEUR RENAUT AU BANQUET DU 10 DÉCEMBRE

MESSIEURS,

Je veux moi aussi porter une santé ; celle de la Centenaire que nous fêtons aujourd'hui. Je le fais au nom des anciens élèves de l'Ecole de Tours. Il m'a semblé que j'avais ce droit, sinon comme l'un des plus anciens parmi les disciples, présents ici, des vieux Maîtres Tourangeaux dont l'œuvre forme le livre d'or de la *Société médicale d'Indre-et-Loire*, du moins comme l'un de ceux qui — en cette génération — sont allés porter le plus loin et l'écho de leur parole, et le principe de leur méthode directement puisé à la source même.

Car il y a, — chers maîtres, chers compatriotes et chers camarades ! — un peu plus de trente-sept ans que je pris ma première inscription à l'Ecole de Tours, pour y écouter pendant trois années — maximum alors de la scolarité possible — les enseignements des hommes dont la vue et l'exemple avaient suscité chez moi, et de très bonne heure, la vocation médicale qui détermina ma vie.

Aussi bien, c'est leur souvenir que je veux évoquer un instant devant vous, avant de lever mon verre en l'honneur du corps savant qu'ils illustrèrent tous, puisque votre Société résuma dès le début, et toujours en elle, toutes les forces vives médicales de Touraine. N'était-ce pas aussi une coutume sacrée des antiques festins, que de rappeler, au milieu des coupes, la glorieuse mémoire des ancêtres morts ?

Morts, qu'est-ce à dire ? grâce à Dieu, nos maîtres de 1864 à 1867 ne le sont pas tous. J'ai eu la grande joie de saluer aujourd'hui, respectueusement, quelques-uns d'entre eux ; le grand regret aussi de trouver des absents parmi ces vivants. Cependant, comme on l'a dit à diverses reprises tantôt, l'ECOLE DE TOURS est bien ici, active et vivante ; car cette Société séculaire est l'origine et le sommaire de tout ce qui s'est fait de médical, en ce beau pays de Touraine, depuis qu'elle a commencé d'exister.

Et il s'était fait de grandes choses à Tours bien avant que je fusse né ; d'autres grandes aussi tandis que j'y vivais enfant. Quand j'y fus étudiant — je parle également pour moi et les camarades de mon époque — il s'y faisait d'excellentes choses, utiles et bonnes vraiment à méditer aujourd'hui.

En mon temps d'élève, si BRETONNEAU n'était plus là, ne revivait-il pas vraiment en MICHEL DUCLOS, élève du maître, disciple aimé de TROUSSEAU, doublement dépositaire de la pure doctrine de l'Ecole ? Il faut absolument, mes chers camarades plus jeunes, que je fasse revivre un instant pour vous, en la plénitude de son talent qui atteignit parfois au génie, la figure de ce maître véritablement inoubliable.

Je ne saurais d'ailleurs assez dire ce que je dois, ce que nous tous, les élèves de l'Ecole de Tours dans la période post-Bretonnienne, nous devrons éternellement à Michel Duclos. Il fut un clinicien profond et subtil, aux larges pensées empreintes d'une indépendance absolue, sauf en ce qui tenait aux doctrines foncières de Bretonneau. Celles-là, il ne les discutait pas, les tenant pour des vérités absolues. L'avenir a montré combien il avait raison. Lettré, érudit, curieux des connaissances les plus anciennes comme des plus nouvelles, chuchotant dans l'oreille de ses disciples des choses rares, exquises souvent, toujours justes et exprimées en ce verbe tourangeau très pur, qui rend tout clair et frappe l'aphorisme en exergue de médaille : c'était, à vrai dire, une voix d'or très basse, qui captivait et qui persuadait, charmant du même coup et déterminant une empreinte instructive incomparable ! — Et voilà maintenant ce qui confond presque l'esprit : — Un tel homme, si maître de son savoir et si sûr de sa parole, lui dont on attendait, à l'aurore de son professorat, que précisément je vis se lever, surtout de l'éloquence et, disaient quelques malveillants, rien outre cela, cet homme fit d'emblée montre du plus grand courage professoral et scientifique dont puisse donner l'exemple un orateur d'une telle race.....

D'un seul coup de sa volonté, il sacrifia son génie. Se méfier de ses envolées et de son érudition, pourtant grande, et de sa mémoire immense : écrire son cours, le lire lentement et le dicter même, de façon que rien n'y fût hasardé ni perdu, Duclos fit cela, — se condamnant pour notre intérêt à la discussion de son talent d'orateur, aux commentaires satiriques de ses collègues, au doute même de ses élèves. Si bien qu'un jour, — quelque diable le poussant, — un d'entre ceux-ci lui demanda de parler et de ne plus lire..... Duclos le regarda profondément dans les yeux, et pendant trois leçons consécutives poursuivit son sujet, mais ne lut plus son cours.

Il le parla. Et ce fut un éblouissement, — tel, du reste, et aussi une leçon telle, mise à part celle d'éloquence qu'il venait de nous donner, — qu'humblement nous lui demandâmes de recommencer à lire, et nous recommençâmes à écrire de notre côté. Les cahiers du cours de Duclos, vous les avez tous conservés comme moi, mes chers camarades. Et je suis sûr que, comme moi, souvent vous les relisez. Et toute la doctrine moderne de la spécificité, de la contagion, de la multiplication des contages à la façon des germes vivants : cette doctrine est là. Je parle de 1865 à 1867, époque à laquelle on contestait sentencieusement, partout ailleurs qu'à Tours, la spécificité et l'infectiosité de la dysenterie et de la dothiénentérie, et où surtout il fallait bien se garder d'en parler à Paris, au concours de l'Internat.

A côté de Duclos et professeur écouté, très autorisé bien longtemps d'ailleurs avant lui, CHARCELLAY enseignait la clinique médicale à l'Ecole préparatoire. Il le faisait surtout de cette façon propédentique si utile, dont vient de parler — surtout comme d'une chose rêvée — mon collègue et ami le professeur Raphaël Blanchard. A ce point de vue particulier, Charcellay a rendu à de nombreuses générations d'élèves un inestimable service. Clinicien au diagnostic impeccable, sévère et froid, ne se payant que de faits parce que peut-être semblait-il que chacun de ses mots lui coutât très cher, ce maître faisait de nous,

exactement ce qu'il faudrait faire aujourd'hui de tous les élèves qui débutent : *de bons ouvriers de leur métier*. Sous son exacte discipline, nous devenions tous des gens simples sachant ausculter, percuter, interroger un malade, écrire son observation complète, et s'en donnant la peine. D'ailleurs les hautes pensées médicales ne lui manquaient pas, les travaux de Charcellay en font foi ; mais pour en recevoir la confidence, il fallait avoir fait ses preuves. Si bien que je puis dire que c'est à ces deux puissances médicales et professorales en apparence antagonistes, en réalité complémentaires l'une de l'autre, Duclos et Charcellay, que je dois — que nous devons tous, gens de notre époque, le meilleur de notre éducation médicale. En ce qui me concerne, la double empreinte tourangelle appuyée sur mon esprit par ces deux maîtres est même telle, que je la sens en moi ressortir d'année en année sous plus haut relief, à mesure que bien d'autres, au contraire, s'estompent et s'effacent.

Il y avait aussi de notre temps à Tours un autre maître que personne de nous jamais n'oubliera, c'était Frédéric Le Clerc. Nul autant que ce fils intellectuel et que ce pupille de Bretonneau ne fut différent de son maître, lequel était un clinicien surtout sage, et un observateur critique à la mode tourangelle ou Rabelaisienne si l'on veut, — les deux termes s'équivalent. Le Clerc professait à l'École l'histoire naturelle ; c'était un botaniste de haute valeur dont les travaux sur la sensibilité et les mouvements de certaines plantes demeureront de premier ordre. Mais il était avant tout un imaginatif scientifique. Les exagérations ôtées, il reste de lui des choses étonnantes. « Il n'y a, disait-il dès 1865 et même beaucoup auparavant, ni plantes ni animaux : il n'y a que des êtres organisés » — « Toute cellule, animale ou végétale, sent, se nourrit et se meut » — « Il n'existe d'autres remèdes que les poisons, et les plus efficaces sont ceux que fabriquent les cellules vivantes ». Je pourrais aller loin, Messieurs, dans cette énumération des aphorismes de ce vieux et étrange, et si intéressant maître Tourangeau, en montrant chaque fois que le prétendu « paradoxe » qu'il soutenait jadis devant nombre d'officiels, scientifiques et dédaigneux sourires, s'est depuis résolu en une vérité devenue maintenant même banale. Lui aussi mit son empreinte sur nombre de cerveaux à large ouverture biologique. Je regrette que mon cher et éminent collègue de l'Université de Lyon, le Professeur Raphael Dubois, ne soit pas ici pour l'affirmer avec moi une fois de plus, et rendre hommage au maître de sa jeunesse

Il faut me borner. Si j'étais chirurgien, je vous parlerais encore d'Herpin et de Saturnin Thomas ; mais je n'ose, étant simplement médecin et anatomiste ! Je sens bien pourtant que le second des deux me donna la clef, et aussi me révéla le sens de l'anatomie comparée et de la morphologie générale, tel que je l'ai jusqu'à présent conservé. Et avec quelle passion parlait de ces deux choses le vieux chirurgien un instant auparavant si calme, si froid et si sage au lit du blessé, quand sa visite faite, et tandis qu'il changeait de tenue, il entamait sa chère question de l'appareil hyoïdien dans la série des vertébrés ! Il jetait bas son vieil habit d'hôpital endossait celui de ville, expliquait, discutait, enfilait le vieil habit par dessus le neuf, et souvent ne sortait de son rêve que lorsque l'un de nous lui retirait les manches... On savait faire des anatomistes à l'Ecole de Tours ! Giraudet, en nous forçant à disséquer à outrance, ne nous laissait pour ainsi dire — et cela fit de moi un heureux — à ce point de vue à peu près rien à faire à l'Ecole pratique ni à Clamart. Cette tradition n'est point perdue ; mon voisin de droite, mon collègue et éminent ami Le Double, en est le continuateur autorisé et jaloux. Vous connaissez tous son *Rabelais* qui vaut encore mille fois plus que le bien qu'on en dit partout, et son *Traité des variations du système musculaire* qui est devenu classique dans le monde entier. C'est là encore une tradition hautement propédentique de l'Ecole. Les étudiants en médecine ne devraient aborder l'enseignement des facultés qu'après avoir bien appris ailleurs leur anatomie descriptive, dont le matériel risque de bientôt manquer dans nos grandes Ecoles devenues par trop populeuses.

Messieurs, ce que je viens de dire de nos vieux maîtres, les médecins tourangeaux professeurs à l'Ecole de Tours, de ces maîtres si modestes, si désintéressés aussi et dont l'action salutaire fut telle qu'on peut dire que, conformément à la devise de la « Société médicale » ils n'ont pas laissé de bien à faire dans les limites de leur portée, ce que je viens de dire de ces hommes, qui ont illustré votre compagnie, montre assez en quelle estime cette dernière et toute l'Ecole doivent être tenues par qui a contemplé impartialement l'œuvre médicale de chacun dans le siècle qui vient de s'écouler. Aussi je lève ma coupe à l'Ecole de Tours tout entière, à ses gloires anciennes, à ses maîtres présents et futurs ! Je le fais avec émotion et avec respect, au nom de mes camarades jeunes et vieux, élèves comme moi de cette noble Ecole, et qui comme moi souhaitent aux jours de son avenir une illustration progressive digne de son passé.

TOAST DU DOCTEUR GOURAUD, MÉDECIN DES HOPITAUX

MES CHERS CONFRÈRES,

Il y a plusieurs manières de répondre à une invitation : quand elle est officielle, on répond par ordre ; quand elle est simplement de convenance, on répond parce qu'on ne peut pas faire autrement ; quand elle est faite au nom de la confraternité, on y répond avec empressement parce que le cœur a parlé. J'ai le sentiment que l'invitation qui m'a été adressee par la Société médicale d Indre-et-Loire appartient un peu à la dernière catégorie : c'est pourquoi je vous remercie d'avoir pensé à moi dans cette circonstance mémorable.

L'aimable intermédiaire que vous avez choisi, mon ancien élève de la Charité, M. le Dr Grasset, est un charmeur dont la parole est irrésistible ; je vous le dénonce : il m'a rappelé que j'étais un enfant de la Touraine, et qu'à ce titre je devais assister aux fêtes de votre centenaire. Oui, mes chers compatriotes, je ne considère pas Paris, comme ma ville natale, parce que Paris est la ville de tout le monde. Quoique né à Paris, je suis des vôtres par les liens de la confraternité médicale : mes parchemins de famille datent de 1804, époque à laquelle mon grand'père paternel fut nommé, en remplacement de Herpin, chirurgien en chef de l'Hospice général de Tours, où Velpeau remplissait les modestes fonctions d'élève bénévole, pendant que Bretonneau avait pour élèves, également bien modestes, mon père, le futur professeur agrégé de la Faculté de médecine de Paris, et Armand Trousseau, mon maître en 1860 le futur professeur, dont Dieulafoy a pu dire justement « qu'il avait immortalisé la chaire de clinique médicale de l'Hôtel-Dieu. »

Ma jeunesse a donc été bercée aux souvenirs de ces trois maîtres vénérés, que vous avez déjà célébrés en 1887, en élevant à leur mémoire ce monument qui redit, au milieu de si gracieux ombrages, trois noms glorieux de votre cité.

Les circonstances m'ont tenu éloigné de vous, mes chers confrères, pendant de longues années ; mais je ne suis pas pour cela un étranger pour vous ; n'ai-je pas à Tours de vrais amis : Triaire, l'éminent historien de Bretonneau et de Récamier ; Le Double, le biographe disert de mon maître Velpeau et mes deux collègues d'internat, aujourd'hui professeurs respectés à l'Ecole de médecine de Tours ; Louis Thomas et Loys Bodin, que je n'ai pas revus depuis notre dîner de fin d'année à la table de garde de la Charité, en 1862.

Quel lien que ce souvenir de l'Internat, dont nous allons, nous aussi, fêter le Centenaire, où je vous donne rendez-vous au mois de mars prochain ! Oui, mes chers confrères, quand on est arrivé à cette période de la vie, où l'on regarde tournoyer sur la route les feuilles jaunes et rouges de l'automne, on éprouve un certain plaisir à évoquer le souvenir des temps qui ne sont déjà plus.

« Te rappelles-tu, mon cher Bodin, j'allais dire mon cher Loys, notre année passée chez Velpeau avec Benjamin Auger ? Te rappelles-tu que nous avons failli partir avec le Vieux pour aller à la Spezzia extraire la balle historique de Garibaldi ? Te rappelles-tu cette fameuse opération pratiquée sur la femme d'un Professeur de Philadelphie, au sujet de laquelle Velpeau et Nélaton se disputèrent l'honneur de tenir le bistouri ; c'est Velpeau qui opéra et Nélaton lui servit d'interne. Avant de partir pour l'Hôtel Continental, Velpeau nous dit : « Vous n'aurez rien à faire, vous autres ; mais je vous ferai donner un louis par boulettes, tâchez d'en faire le plus que vous pourrez. » Nous en fîmes chacun trois. Dans ce temps-là, on faisait des boulettes. »

De cela il y aura bientôt 50 ans, et nous voilà au soir de la vie ; mais tu le vois, mon cher Loys, la mémoire est restée fidèle, parce que le cœur, quand il s'agit des souvenirs de la jeunesse, ne sait pas vieillir.

Je lève mon verre, messieurs, en l'honneur de la Société médicale d'Indre-et-Loire, que je remercie encore une fois de nous avoir associés, mon fils et moi, aux fêtes mémorables de ce jour ; je bois à votre santé, mes chers compatriotes ; je souhaite que vous continuiez longtemps, comme vous le faites aujourd'hui avec tant d'honneur, les traditions de cette grande Ecole de Tours, dont le nom est lié par le souvenir de Bretonneau, de Velpeau et de Trousseau à l'histoire de la médecine Française.

TOAST DU PROFESSEUR LEDOUBLE

Messieurs,

Je comptais imiter, ce soir, de Conrard le silence prudent et cela pour deux motifs : d'abord parce que j'ai beaucoup abusé, cette après-midi, de la bienveillante attention de tous (*protestations nombreuses et répétées parmi les convives*) et, ensuite parce que si, après un bon repas, les discours courts sont toujours les meilleurs, ce qui vaut encore mieux, en pareille occurence, qu'un discours si bref soit-il, c'est de n'en pas faire du tout.

Mais après les paroles si aimables et si flatteuses me concernant, prononcées par MM. les professeurs Blanchard et Renaut et le président actuel de la Société médicale d'Indre-et-Loire, je suis obligé, à mon grand regret, de dire quelques paroles.

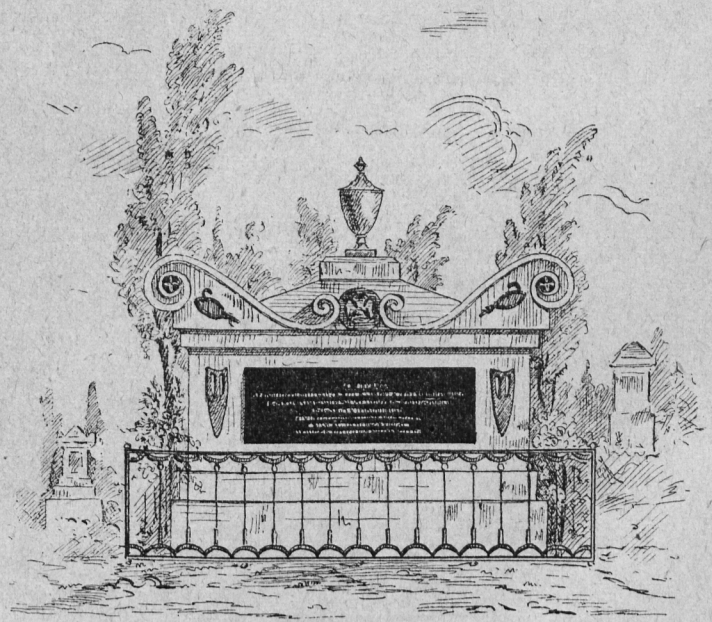
Dr LEDOUBLE

Au nom de l'Ecole de médecine de Tours, à laquelle j'ai le grand honneur d'appartenir, je remercie le professeur Blanchard, à côté duquel j'ai siégé aux examens pobatoires du 1er de doctorat, des appréciations si élogieuses qu'il a émises sur l'enseignement de cette Ecole, les succès de ses élèves et de ses professeurs.

Je remercie également le professeur Renaut qui a fait revivre d'une façon si imagée et si pittoresque nos vieux maîtres communs : les Saturnin Thomas, les Frédéric Leclerc, les Charcellay, les Duclos, les Giraudet. Personnellement je suis très touché du jugement qu'il a porté sur mes travaux anatomiques et sur mon *Rabelais anatomiste et physiologiste*.

Je proteste contre l'assertion du docteur Héron qui m'attribue l'honneur du succès et de la direction de ces fêtes. Le véritable

ORIGET



TOMBEAU D'ORIGET
Monument élevé par la Reconnaissance Publique.

organisateur de ces fêtes c'est le docteur Héron. Il s'y est dévoué corps et âme et, le proclamer hautement et publiquement, ce n'est que rendre à César ce qui est à César.

Je vide mon verre à la santé de tous ceux dont je viens de citer les noms et aussi à celle du docteur Gouraud, dont l'un des fils, interne des hôpitaux, honorera la médecine comme son père, son grand-père et son arrière-grand-père ; l'autre, le commandant Gouraud, le vainqueur de l'Almamy, est un soldat illustre, qui a assuré l'avenir et la sécurité de nos possessions soudanaises.

Je connais depuis plus de trente ans le docteur Gouraud et j'espère qu'il voudra bien fournir quelques détails inédits sur la vie de Velpeau, dont son père, médecin en chef de l'Hôpital général de Tours, a été le maître.

Bien que j'aie déjà mis à contribution son inépuisable complaisance lors de l'inauguration de la statue de Velpeau à Brèches, j'espère que, malgré tout, cette fois encore, elle ne me fera pas défaut.

RÉPONSE DU DOCTEUR GOURAUD

Pour déférer au désir exprimé par le savant dont s'honore l'Ecole de Tours, j'ai nommé le professeur Ledouble, qui me demande des détails inédits sur la vie de Velpeau, voici une anecdote peu connue et absolument originale. Elle peint le caractère de Velpeau dans toute sa personnalité.

Lorsqu'il était interne, menant la vie austère que lui imposaient ses ressources plus que modestes, un ami de sa famille, M. Saintoy — je ne suis pas sûr du nom, mais peu importe — vint à mourir, laissant au jeune Alfred la somme de 50.000 fr., ce qui, pour ce temps-là, représentait un joli denier. Que fit le futur Président de l'Académie des sciences ? Il refusa net, pensant que cette somme ne constituait pas la fortune, mais qu'elle l'empêcherait de conquérir la fortune en diminuant son ardeur au travail. Il préféra rester besogneux, c'est-à-dire forcé à gagner modestement le pain quotidien, et en 1867, il mourut plusieurs fois millionnaire.

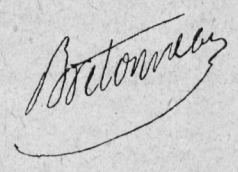
BRETONNEAU

Né le 3 avril 1778 à Chenonceaux. — Mort le 18 fevrier 1862

Les orateurs de la Société Médicale ont rendu à Bretonneau le tribut d'éloges qui lui était dû.

Il ne reste rien à dire depuis longtemps déjà sur lafigure si connue du médecin tourangeau.

Nous publions seulement son portrait d'après Moreau (de Tours) en lui donnant la première place, celle du Maître, dans la galerie des portraits des médecins de Touraine, et y joignons le fac-similé de sa lettre originale d'adhésion à la Société médicale d'Indre et-Loire, original pieusement conservé et cependant peu connu.



au citoyen

Bouriat Médecin

Secrétaire de la société médicale

de Tours

a Tours

No 20

Bretonneau officier de Santé

a St georges sur cher

a la société médicale de Tours

citoyens

j'ai infiniment sensible a la marque de confiance que

vous voulez bien me donner. Ce sera une grande satisfaction

pour moy, de pouvoir entretenir correspondance avec une

société dont les lumieres seront si essentielles aux progrès

de notre art, et a l'humanité. je vous prie donc donc

et de sentiment a tous les membres qui composent la société.

Ce sera une grande consolation pour moy de trouver des

éclaircissemens sur tous les doutes, et les embarras qui

ne manqueront pas dans les diverses parties de notre art.

La correspondance me deviendra doublement agreable,

en l'entretenant particulierement avec le secretaire dont

les talents me sont connus.

j'ai l'honneur d'etre fraternellement

Votre serviteur, Bretonneau

St georges sur cher ce 28 pluviose an 9

VELPEAU

Né à Brèches (I. et-L.) le 15 mai 1785. — Mort à Paris le 23 août 1867.

TROUSSEAU

Né à Tours le 14 octobre 1801. — Mort à Paris le 23 juin 1867.

Leur histoire se confond avec celle de la Faculté de Paris au milieu du dernier siècle. Mais tous deux ont été élèves de l'Ecole de Tours, élèves de Bretonneau ils n'ont ni voulu ni pu l'oublier.

Velpeau, né en Touraine à Brèches, y a un buste inauguré il y a 2 ans.

—

Trousseau, né à Tours même, n'est glorifié en Touraine que par le monument élevé à Tours dans le square de l'Archevêché au Maître Tourangeau et à ses deux glorieux élèves.

Monument élevé à la Mémoire de Bretonneau, Velpeau et Trousseau (Statue du Square de l'Archevêché)

BAILLARGER (1)

Né à Montbazon (Indre-et-Loire) en 1809.

Baillarger est une des gloires médicales de notre beau pays et il est immédiatement à sa place après les trois maîtres vénérés dont la Touraine évoque le nom: les Bretonneau, Velpeau et Trousseau.

Né à Montbazon en 1809. Baillarger fut le véritable continuateur d'Esquirol son maître, le fondateur de la pathologie mentale.

Après avoir commencé à Paris ses études médicales, en 1832 il est interne d'Esquirol à Charenton, en 1835 il est docteur avec une thèse qui fait époque et fixe définitivement quelques-uns des points les plus importants de l'anatomie pathologique du cerveau : « Du siège de quelques hémorrhagies méningées. »

En 1840 un concours s'ouvre pour quatre places de médecin aliéniste, Baillarger est nommé le premier, Moreau de Tours était le troisième ; il entre à la Salpétrière qu'il ne devait plus quitter jusqu'à l'âge du repos.

Ses élèves sont Béclard, Vulpian, Gratiolet, Broca, Charcot et Potain ; des philosophes tels que Taine suivent son enseignement.

Son œuvre capitale est son mémoire sur la « *Structure de la couche corticale* des circonvolutions du cerveau » mémoire dont les recherches ultérieures ne faisaient que confirmer et préciser les données.

Puis suivent ses travaux sur les *mesures de la surface du cerveau* et ses rapports avec le développement de l'intelligence, le *mode de formation du cerveau*, la *monomanie* et la *mélancolie*, la *stupidité*, la *folie à double forme*, les *hallucinations*, *l'hérédité de la folie*, le *goître* et le *crétinisme*, la paralysie générale, etc.

Tous ces travaux ont cette rare fortune d'avoir survécu, les idées doctrinales soutenues par l'auteur étant encore debout.

Rappelons en particulier les relations par lui démontrées entre l'ataxie locomotrice et la paralysie générale, un rapport sur le crétinisme au nom de la Commission nommée en 1861 par le Ministre du Commerce pour étudier en France cette forme de dégénérescence.

Si Baillarger ne fut pas professeur à la Faculté, c'est que la chaire des maladies mentales y fut créée trop tard pour lui ; cette chaire, il ne la demanda pas, pouvant l'obtenir, mais préférant laisser la place à plus jeune et plus actif.

Et pourtant son activité ne se démentit jamais et jusqu'à sa mort le 31 décembre 1890, il garda la plénitude de ses belles facultés.

(1) Les renseignements biographiques ont été empruntés par nous à l'éloge prononcé à la Soc. Méd. psych. par le Dr. A. Ritti, Secrétaire général de la Société.

J. MOREAU (de Tours) (1)

Né à Montrésor (Indre-et-Loire) en 1804.

Aliéniste remarquable, médecin de l'hospice de Bicêtre, figure en bonne place parmi les célébrités médicales de Touraine, et cependant il mérite mieux encore. Son œuvre, moins solide et moins étendue que celle de son compatriote et émule Baillarger, lui a fait un nom moins universellement connu. Et pourtant Moreau eut une de ces illuminations soudaines, véritable éclair de la pensée, qui lui fit devancer son époque pour rejoindre la nôtre. Esprit profondément original et hardi, il édifia sur la base solide de l'hérédité névropathique mal comprise avant lui, la théorie féconde et aujourd'hui triomphante des relations intimes qui unissent entre eux tous les troubles fonctionnels du système nerveux depuis les plus légers jusqu'aux plus graves, depuis les excentricité, et les tics jusqn'à l'épilepsie et l'idiotie.

Le premier aussi il sut découvrir les liens de parenté et d'hérédité morbide qui unissent le génie à la folie et à l'épilepsie et osa affirmer que le génie était une dégénérescence, une névrose. Mais son époque était insuffisamment préparée à le comprendre et ce n'est que récemment et un peu à la faveur des savants étrangers qu'en France on s'est souvenu de la systématisation puissante qui avait été tout entière édifiée par Moreau. Les années ont donc grandi le nom de notre compatriote et nous le comprenons mieux que nos devanciers, il n'était par suite que juste de lui consa-

(1) L'éloge de Moreau prononcé le 25 avril 1887 à la Soc. Médico-Physiol. par le Dr A. Ritti, secrétaire général de la Société, nous a servi de guide dans ce travail.

crer ici une étude plus approfondie pour réparer l'injustice véritable qu'il a subie.

Moreau ne fut pas seulement du reste un savant, ce fut aussi un esprit curieux et artiste et sa personne est particulièrement intéressante. Ami de Th. Gautier, de Balzac, de Gérard de Nerval, il fut mêlé à la vie littéraire de ces grands romantiques dont le rapprochait son goût si vif pour l'Orient. Ce fut lui qui apporta en France pour la première fois le haschisch, qu'il prisait fort et par goût et par curiosité scientifique, car et cela n'est pas d'un esprit banal, Moreau expérimenta la folie sur lui-même grâce à l'emploi du haschisch, et tira de ses expériences toute une théorie de la folie, dont le point d'arrivée devait être le rapprochement originel de toutes les névroses.

A un autre titre encore Moreau a droit à notre reconnaissance médicale ; un de ses fils héritier de ses dispositions artistiques et grand peintre de portraits et d'histoire a illustré une deuxième fois le nom de Moreau (de Tours) et nous a laissé à nous le superbe portrait de Bretonneau qui est la gloire de notre hôpital.

Jacques-Joseph Moreau naquit à Montrésor le 3 juin 1804, d'un père dont l'histoire n'est pas sans jeter un certain jour sur les dons brillants de ses descendants. Celui-ci, en effet, eut une vie singulièrement mouvementée (1). Soldat des armées de la République et de l'Empire, il fit partie de cette cavalerie de Pichegru qui, après avoir conquis la Hollande en quelques semaines, s'emparait au Texel de toute une flotte emprisonnée dans les glaces. Décoré, il ne quitte l'armée qu'après Waterloo, ayant parcouru l'Europe à la suite de Napoléon. Après tant de fatigues, il ne revint cependant pas au foyer natal, il va finir ses jours en Belgique, consacrant tout son temps aux mathématiques, pour lesquelles il s'était pris d'une passion obstinée. »

Pendant ce temps, son fils commençait près de son oncle ses études au collège de Chinon, pour venir les terminer brillamment au lycée de Tours.

Il prend ses inscriptions à l'Ecole de Médecine de Tours et y devient l'élève, pendant deux années, de Bretonneau, médecin de l'Hôpital général.

Le 6 juillet 1824, il est nommé interne à l'asile de Charenton, dont Esquirol venait, depuis six mois, de prendre la direction succédant à Royer-Collard.

Là, sous la direction du grand aliéniste, il trouva la voie qu'il devait suivre avec honneur pendant près de soixante ans. Avec Baillarger, il fut le meilleur disciple du maître qui les confondait dans une égale affection ; avec Baillarger il continua l'œuvre entreprise, la rénovation de la médecine mentale qui devint ainsi pour un temps l'apanage des deux Tourangeaux.

Dès ses débuts dans sa thèse (2) de Doctorat, Moreau pose en principe le parallélisme des troubles physiques et des troubles intellectuels dans la folie.

Mais l'appui d'Esquirol allait permettre à notre jeune aliéniste d'aller trouver au loin la voie originale qu'il devait suivre toute sa vie.

La pauvreté de Moreau allait ici lui rendre le service que seule la fortune paraissait pouvoir lui fournir ; l'occasion d'un long et beau voyage à travers les terres classiques de l'art : Grèce, Italie, puis à travers l'Orient même.

Esquirol lui confie le soin de promener à travers le monde, de dépayser un jeune malade fortuné, convalescent d'une terrible atteinte.

Moreau cette fois voit l'Italie, il ressent une joie profonde à prendre possession de toutes ces riches ses de l'art.

Indépendant et voyageur, à peine rentré il désire repartir. Le temps de publier un mémoire et de trouver encore, avec un nouveau malade que lui confie Esquirol, l'occasion de réaliser ses rêves aventureux, et le voici de nouveau en route.

Cette fois il s'agissait d'un exil de trois ans et d'un voyage en Orient.

L'Orient attirait alors toute l'attention, toutes les imaginations, Méhemet Ali sortait pour un temps l'Egypte de sa longue torpeur, la Grèce héroïquement venait de reconquérir son indépendance ; Byron, Hugo la chantaient.

Quelle bonne fortune pour un voyageur de race comme Moreau. Il adopte le costume et les habitudes des pays qu'il traverse, prenant plaisir à se transformer ainsi, amassant en même temps de nombreux et précis documents.

Son voyage tout entier il l'écrivit; mais il ne le publia pas, ou du moins, ne fit connaître que les renseignements sur la folie pris dans ces régions, les visites faites dans les établissements d'aliénés.

Un fait le frappe, la rareté relative de la folie chez les Orientaux et il en trouve la raison (1) « dans la paresse de l'esprit naturellement liée à celle du corps de l'Oriental qui accepte avec une résignation héroïque les événements, alors que l'homme d'Occident lutte, s'égare et tombe dans l'aberration. »

D'Orient il rapporte aussi du haschich, substance encore inconnue en Europe, dont il essaye l'effet sur lui-même et sur des élèves ou des amis, des littérateurs comme Th. Gautier, etc.

A ce moment Moreau, malgré cette longue absence, concourt pour une place de médecin dans les hospices d'aliénés de la Seine. Il est nommé le 3e après Baillarger et Trelat avant Archambault, accomplissant ainsi un véritable tour de force.

Tous les quatre sont du reste élèves d'Esquirol.

La vie lui sourit alors; il a quelque argent gagné au cours de ces deux voyages, la vie matérielle est assurée, Esquirol le protège encore, et puis il est de belle figure, brillant causeur, il revient d'Orient et est une source inépuisable de renseignements pour hommes de lettres et comédiens avides de se documenter de couleur locale.

Il vante avec un tel lyrisme les voluptés du haschich parlant « des jouissances indicibles que procure cette merveilleuse substance et dont on tenterait vainement de donner une idée à quiconque ne les a pas éprouvées », que les amateurs de sensations nouvelles se donnent rendez-vous chez lui pour goûter du haschich.

Th. Gautier (1) nous a laissé un pittoresque tableau de ces séances.

Quelques amis orientalistes nous avaient promis plusieurs fois de nous en faire goûter, mais soit difficulté de se procurer

(1) Discours de A. Ritti.

(2) De l'influence du physique relativement au désordre des facultés intellectuelles et en particulier dans cette variété du délire désignée par M. Esquirol sous le nom de Monomanie.

(1) Montesquieu : Esprit des Lois, Livre XIV.

(1) Th. Gautier. L'Orient. Tome II. Le Haschich (feuilleton de la Presse de 1843).

de la pâte, soit tout autre raison, le projet n'avait pas été encore réalisé. Il l'a été enfin hier soir.....

Le désir de l'idéal est si fort chez l'homme qu'il tâche autant qu'il est en lui de relâcher les liens qui retiennent l'âme au corps et comme l'extase n'est pas à la portée de toutes les natures, il boit de la gaîté, il fume de l'oubli, il mange de la folie sous la forme du vin, du tabac et du haschieh. Quel étrange problème ! Un peu de liqueur rouge et une bouffée de fumée, une cuillerée d'une pâte verdâtre et l'âme, cette essence impalpable, est modifiée à l'instant ; les gens graves font mille extravagances, les paroles jaillissent involontairement de la bouche des silencieux. Héraclite rit aux éclats et Démocrite pleure.

Le haschich est un extrait de la fleur du chanvre (cannabis indica) que l'on fait cuire avec du beurre, des pistaches, des amandes et du miel, de manière à former une espèce de confiture assez ressemblante à la pâte d'abricot et d'un goût qui n'est pas désagréable. La dose d'une cuillerée suffit aux gens qui n'ont pas l'habitude de ce régal de vrai croyant. L'on arrose le haschich de quelques petites tasses de café sans sucre à la manière arabe, et puis l'on se met à table comme à l'ordinaire, car l'esprit de chanvre n'agit qu'au bout de quelque temps. L'un de nos compagnons, le Dr···, qui a fait trois voyages en Orient et qui est un déterminé mangeur de haschich, fut pris le premier, en ayant absorbé une plus forte dose que nous ; il voyait des étoiles dans son assiette et le firmament au fond de la soupière ; puis il tourna le nez contre le mur, parlant tout seul, riant aux éclats, les yeux illuminés et dans une jubilation profonde.....

Jusqu'à la fin du dîner, je me sentis parfaitement calme, bien que les prunelles de mon autre convive commençassent à scintiller étrangement et à devenir d'un bleu de turquoise tout à fait singulier. Le couvert enlevé, j'allai m'asseoir, ayant encore ma raison, sur le divan, où je m'arrangeai entre des carreaux de Maroc le plus commodément possible pour attendre l'extase. Au bout de quelques minutes, un engourdissement général m'envahit, il me sembla que mon corps se dissolvait et devenait transparent. Je voyais très nettement dans ma poitrine ce haschich que j'avais mangé, sous la forme d'une émeraude, d'où s'échappaient des millions de petites étincelles : les cils de mes yeux s'allongeant indéfiniment, s'enroulant comme des fils d'or sur des petits rouets d'ivoire qui tournaient tout seuls avec une éblouissante rapidité. Autour de moi, c'étaient des ruissellements et des écroulements de pierreries de toutes couleurs.....

Je voyais encore mes camarades à certains instants, mais défigurés, moitié hommes moitié plantes, avec des airs pensifs d'ibis debout sur une patte, d'autruches battant des ailes si étranges, que je me tordais de rire dans mon coin et que, pour m'associer à la bouffonnerie du spectacle, je me mis à lancer mes coussins en l'air, les rattrapant et les faisant tourner avec la dextérité d'un jongleur indien.....

L'un de ces messieurs m'adressa en italien un discours que le haschich, par sa toute-puissance, me transposa en espagnol. Les demandes et les réponse étaient presque raisonnables et roulaient sur des choses indifférentes.....

Le premier accès touchait à sa fin.....

Une demi-heure s'était à peine écoulée que je retombai sous l'empire du haschich. Cette fois la vision fut plus compliquée et plus extraordinaire. Dans un air confusément lumineux, voltigeaient, avec un fourmillement perpétuel, des milliards de papillons dont les ailes bruissaient comme des éventails. De gigantesques fleurs au calice de cristal, d'énormes passe-roses, des lis d'or et d'argent montaient et s'épanouissaient autour de moi avec une crépitation pareille à celle des bouquets de feux d'artifice.....

Mon ouïe s'était prodigieusement développée, j'entendais le bruit des couleurs, des sons, verts, rouges, bleus, jaunes, m'arrivaient par ondes parfaitement distinctes. Un verre renversé, un craquement de fauteuil, un mot prononcé bas vibraient en moi comme des roulements de tonnerre ; ma propre voix me semblait si forte que je n'osais parler de peur de renverser les murailles ou de me faire éclater comme une bombe ; plus de cinq cents pendules me chantaient l'heure de leurs voix flûtées, cuivrées, argentines. Chaque objet effleuré rendait une note d'harmonica ou de harpe éolienne. Je nageais dans un océan de sonorité où flottaient comme des îlots de lumière, quelques motifs de Lucia ou du Barbier. Jamais béatitude pareille ne m'inonda de ses effluves. . . . . .

A mon calcul cet état dura environ trois cents ans car les sensations s'y succèdent tellement nombreuses et pressées que l'appréciation réelle du temps était impossible.

L'accès passé, je vis qu'il avait duré un quart d'heure.

Ce qu'il y a de particulier dans l'ivresse du hachich c'est qu'elle n'est pas continue, elle vous prend, elle vous quitte, vous monte au ciel et vous met sur terre sans transition. — Comme dans la folie on a des moment lucides.

Un troisième accès, le dernier et le plus bizarre, termina ma soirée orientale ; dans celui-ci ma vue se dédoubla.

Je devins complètement fou pendant une heure, les visions devinrent si baroques que le désir de les dessiner me prit.

Je fis une quinzaine de croquis les plus extravagants du monde. L'un d'eux est le portrait du Dr*** tel qu'il m'apparaissait assis au piano, habillé en turc, un soleil dans le dos de sa veste. . . . . .

Mais si le *haschich* était pour Gautier un prétexte à descriptions brillantes, il a été pour Moreau un moyen d'expérimentation (1) par la notation minutieuse de la série de troubles intellectuels qui se développent successivement chez tous ceux qui essaient son emploi.

« A la joie indéfinissable du début, à l'excitation des facultés intellectuelles par laquelle les plus petites sensations et impressions sont racontées avec charme, analysées avec profondeur, éclairées par d'ingénieux rapprochements » se joint « la diminution du pouvoir que nous avons de diriger nos idées à notre gré ».

« Des idées étrangères au sujet sur lequel nous voulons fixer notre attention apparaissent. Ces idées que la volonté n'a point évoquées, qui viennent on ne sait d'où, deviennent de plus en plus nombreuses, plus vives, plus saisissantes». Enfin le haschich rend l'esprit le jouet d'illusions et d'hallucinations fantasques et capricieuses. Et pendant tout ce temps, et c'est là ce qui a permis à Moreau de tirer ces intéressantes déductions de l'essai du haschich « le moi conscient assiste en spectateur, il domine et juge les désordres que l'agent perturbateur provoque dans les régions inférieures de l'intelligence ».

Ainsi par l'emploi du haschich, Moreau réalise l'expérimentation médicale sur les autres et sur lui-même « Qui a éprouvé l'ivresse du haschich a passé par la folie, il n'y a rien de plus dans l'une que dans l'autre ». Les conclusions, valables pour l'ivresse du haschich, valent pour la folie.

Et Moreau par suite déclare :

Le fait primordial dans la folie, qui suscite toujours sous des apparences contraires, c'est l'*excitation*.

« Qui dit folie dit suractivité mentale. »

Il y a « identité absolue au point de vue psychique pas au point de vue physiologique bien entendu entre la folie et le rêve » ou au moins « La folie est un état mixte résultant de la fusion de l'état de sommeil avec l'état de veille. »

« La folie est le rêve de l'homme éveillé. »

Telle est la formule dans laquelle il résume les idées qu'il défendit brillamment dans son ouvrage : « le Haschisch et l'aliénation mentale. »

Mais voici que l'étude du problème de l'hérédité en pathologie mentale va jeter une nouvelle lumière dans l'esprit de Moreau.

(1) Du Haschich et de l'Aliénation mentale. Annales médico-psychol. 1846. T. VII, p. 461.

C'est en étudiant l'épilepsie (Mémoire pour le prix Civrieux) que Moreau découvre la dégénérescence héréditaire d'abord à peine appréciable puis grossissant chez les descendants.

Il retrouve l'hérédité là même où elle se dissimule engendrant des états divers et en apparence opposés.

Et une véritable illumination se fait en lui, l'hérédité névropathique donne la suractivité mentale qui aboutit à la folie, à l'idiotie, au génie parfois.

La définition physiologique du génie allait sortir de cette audacieuse systématisation, mais il fallait administrer les preuves, et Moreau sentait à quelle résistance il allait se heurter.

Aussi les mémoires se succèdent pour établir les bases premières, les « *Prédispositions héréditaires* aux affections *cérébrales*, à l'idiotie, à l'imbécillité. »

Et ce n'est que lorsque le terrain a été solidement préparé par lui que Moreau publie son beau livre « *La Psychologie morbide* dans ses rapports avec la philosophie de l'Histoire » œuvre d'une rare audace, merveilleux aboutissant de toute sa vie.

Dès les 1res pages, Moreau expose l'idée maîtresse de son livre.

« Nous avons eu garde de nous en tenir à l'hérédité, telle qu'on l'a comprise généralement jusqu'ici, c'est-à dire à la transmission pure et simple d'une maladie semblable des ascendants aux descendants. Nous avons fait le plus grand compte, au contraire, de ce genre d'hérédité qui implique la transformation des maladies. »

Nous attribuons une grande valeur à des accidents névropathiques en apparence très minimes (tics, manies). Ils n'ont pas moins d'importance que les accidents cérébraux.

La raison en est simple, c'est que les uns et les autres sont de même nature, ont la même origine.

Et plus loin :

« Il existe une *classe mixte* d'intelligences qui sont un mélange de folie et de raison, d'idées fausses, délirantes et de pensées vraies, marquées même de l'empreinte du génie. »

« Et dans tous les temps par ignorance des lois de la pathologie mentale, ébloui que l'on était par les éclairs du génie, on a couvert du voile protecteur d'un doute discret de véritables aberrations mentales qu'il fallait simplement séparer des conceptions élevées, sublimes même, auxquelles elles se trouvaient mêlées, sans y voir l'expression de pensées mystérieuses trop au-dessus de la commune intelligence pour pouvoir être comprises.

« Nous allons relier l'un à l'autre deux modes d'être de la faculté pensante qui pris isolément semblent être la négation l'un de l'autre et s'exclure réciproquement. Nous montrerons les rapports, la corrélation héréditaire des deux conditions, les plus extrêmes dans lesquelles l'esprit humain puisse se trouver : la folie et les aptitudes les plus élevées de l'intelligence. »

Le délire et le génie ont de communes racines.

Et encore « l'état d'inspiration n'est-il pas celui qui offre le plus d'analogies avec la folie réelle, folie et génie sont ici presque synonymes à force de se rapprocher et de se confondre. »

Les conditions nécessaires à la production de l'inspiration, du délire sacré, si variables chez les grands créateurs, ont ceci de commun qu'elles ont toutes pour résultat de produire la congestion cérébrale, la suractivité mentale.

Voilà donc un nouvel argument pour Moreau.

Et c'est ainsi, s'appuyant sur la triple base de l'étude de la famille des hommes de génie, de celle des stigmates par eux présentés, des condtions dans lesquelles apparaît l'inspiration que Moreau peut réunir à l'appui de sa thèse les noms de presque tous les hommes de génie.

Voici quelques uns des plus grands :

Socrate, halluciné par un démon; Lucrèce, aliéné et se suicidant ; Platon, mélange de sublime sagesse et de conceptions délirantes ; Charles-Quint issu d'une folle ; Pierre le Grand ; César, épileptiques ; Cromwell, Richelieu, sombres et maniaques; Descartes, halluciné ; Pascal ; J.-J. Rousseau ; Fourier, mélancoliques et persécutés ; A. Comte, aliéné plus d'une année avant d'écrire sa Philosophie positive ; Hegel qui avait une sœur folle, Luther, Jeanne d'Arc hallucinés ; Le Tasse, mort fou ; Pope; Byron, etc., contrefaits.

Au résumé :

« La plupart des individus, doués d'une intelligence supérieure ou seulement placés au-dessus du commun niveau intellectuel, comptent comme les aliénés, parmi leurs ascendants, descendants ou collatéraux des névropathes de toutes sortes, la folie sous toutes les formes, l'idiotie, l'épilepsie, etc.

« Et vice versa, bon nombre d'aliénés ont pour parents des personnes qui se distinguèrent par leur intelligence. »

Bon nombre de grands hommes ont leur place marquées dans ce qu'il appelle « l'*état mixte* : cette classe d'êtres à part, véritables métis intellectuels qui tiennent également du fou et de l'homme raisonnable ou bien de l'un et de l'autre à des degrés divers. »

La diathèse névrosique, produit de l'hérédité, conduit à toutes les manifestations pathologiques depuis les plus légères, telles les excentricités, l'hystérie jusqu'aux plus graves : folie, idiotie en passant par le génie.

« Le génie n'est qu'une névrose. »

Il nous semble que l'homme qui a tracé si nettement une voie féconde mérite mieux que l'hommage, rapide, qui lui est d'habitude rendu.

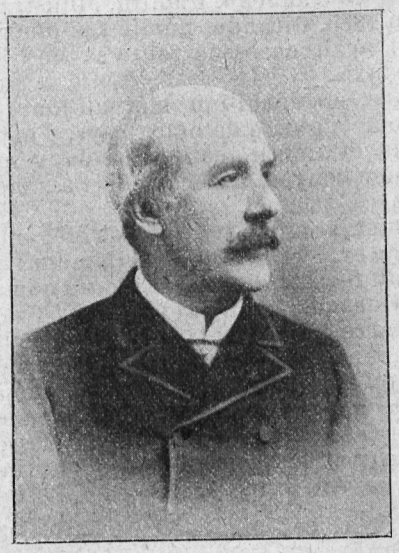
Moreau fut un initiateur en pathologie et en hérédité mentale.

Cette brève étude, si incomplète et si écourtée qu'elle soit, peut servir du moins à le rappeler.

CHLOROFORME DUMOUTHIERS

Préparé spécialement pour l'*Anesthésie*, sa conservation dans le vide et en tubes jaunes scellés le met à l'abri de toute altération.

Dépôt : PHARMACIE BORNET, 19, Rue de Bourgogne, PARIS.



VIDAL

Né dans notre Touraine en 1825, Médecin des Hôpitaux de Paris en 1861.

Vidal s'est révélé l'un des maîtres de la dermatologie dès son arrivée à l'hôpital St-Louis comme chef de service. Mort en 1893, membre de l'Académie de Médecine, il a fourni une importante contribution à l'étude des maladies parasitaires de la peau. En véritable fils de cette Touraine au perspicace bon sens, il soutient l'un des premiers que le lupus n'est que la tuberculose cutanée. Puis i étudie la lèpre, les sarcomes, le lymphadenome, le molluscum. Le musée de l'Hôpital St-Louis lui doit une collection superbe de moulages remarquables qui prouvent son zèle scientifique, son goût si vif pour l'enseignement.

Comme thérapeute, Vidal a été aussi souvent bien inspiré. Son mémoire sur le traitement du lupus par les scarifications cutanées a fait époque et plus que personne il a contribué à l'intervention devenue aujourd'hui si fréquemment heureuse de la chirurgie dans le traitement des affections cutanees.

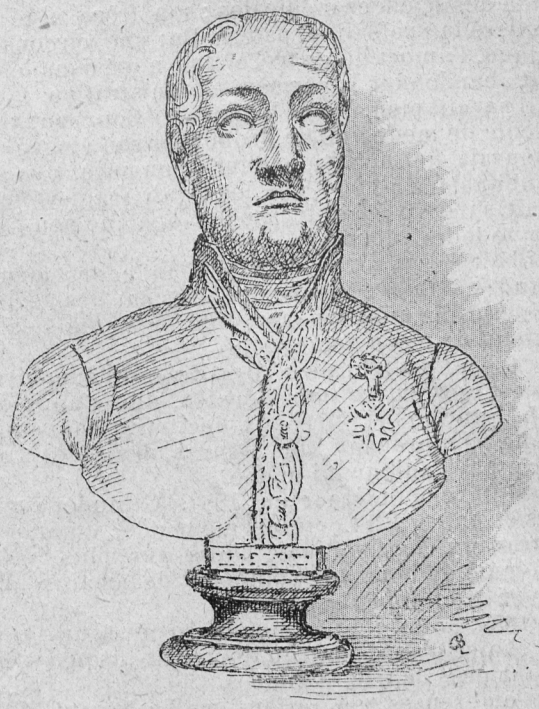
Il était très aimé de ses collègues et de ses élèves, et son caractère plein de franchise et de bonne humeur le faisait écouter avec plaisir dans les discussions de la Société de Dermatologie. Se passionnant volontiers pour les questions d'hygiène (l'isolement des contagieux) les questions d'enseignement, Vidal s'emportait parfois, mais il revenait vite et de bonne grâce, car les idées justes et généreuses seules l'enflammaient.

Dans la phalange brillante qui a fait de St-Louis une des grandes écoles des maladies cutanées et syphilitiques, Vidal compte parmi les meilleurs et son souvenir y est pieusement conservé.

Reconstituant du système nerveux

NEUROSINE PRUNIER

PHOSPHO-GLYCÉRATE DE CHAUX CHIMIQUEMENT PUR



HEURTELOUP (Nicolas)

Ce fut un chirurgien d'armée éminent, un des grands organisateurs du service de santé militaire des armées de l'Empire.

Né à Tours le 26 novembre 1750, mort à Paris le 27 mars 1812, Heurteloup de famille peu aisée débuta à l'hôpital de la Charité, maintenant Hôpital général.

Son goût tres vif pour la chirurgie se décelait déjà et il dut les premières notions de son art à une sœur de l'hôpital, femme remarquablement instruite et s'appelant Agathe Berry.

Il fut chirurgien-major des hôpitaux de la Corse, et en 1786, directeur de l'hôpital militaire de Toulon. En 1793, il entra au Conseil de santé et en 1808 fut chargé de la direction du service chirurgical à la Grande Armée, et nommé Inspecteur général.

Heurteloup a publié entre autres travaux, des traductions d'ouvrages italiens, des articles dans les Arch. des Sciences Médicales et de plus un Précis sur le tétanos des adultes. (Paris, 1792).

Son fils, Charles Heurteloup, urologiste éminent, né à Paris, le 14 janvier 1793, a attaché son nom à l'étude et au perfectionnement de la lithotritie.

Eugène GIRAUDET (1)

Giraudet, médecin à Tours et professeur d'anatomie à l'Ecole de médecine, mérite d'être compté parmi les illustrations de notre province et de notre profession. Il a fait beaucoup, en effet, pour la gloire de la « petite patrie »; car il a retrouvé dans de poudreux manuscrits tout ce qui concernait son histoire grande de souvenirs et belle d'enseignement.

Né le 9 mai 1829 à Cusset (Allier), il suivit bientôt sa famille à Tours, où son père, médecin distingué lui-même, venait se fixer.

Eugène Giraudet ne se destinait pas tout d'abord à

(1) L'éloge de Giraudet a été prononcé à l'Ecole de Médecine par le Prof. Courbon.

l'étude des sciences médicales ; son frère aîné avait embrassé la profession paternelle; une circonstance tragique, la mort de ce frère aîné noyé dans le Cher lui fit abandonner la carrière administrative.

« Il savait bien, a dit le docteur Courbon, chargé à l'Ecole de médecine de prononcer son éloge, « qu'il ne pouvait, hélas, faire oublier à son père, à sa mère, l'inoubliable malheur qui les avait frappés mais il voulait, s'il était possible, adoucir quelque peu l'amertume de leurs regrets. »

Brillant élève, Giraudet publie, au cours même de ses études, d'intéressants mémoires sur les accidents de la chloroformisation, sur différents sujets de tératologie et de physiologie

Sa thèse inaugurale : Des diverses tumeurs des nerfs est une œuvre considérable, elle s'appuie sur 140 observations et offre aux lecteurs une superbe planche comprenant des figures, dessinées d'après nature, par l'auteur lui-même.

Aussitôt reçu docteur en 1852, Giraudet revint à Tours et entre à l'Ecole de médecine, comme chef des travaux anatomiques. Trois ans plus tard, il est nommé au concours suppléant des chaires d'anatomie et de clinique externe.

En 1859, enfin, il était nommé professeur titulaire de la chaire d'anatomie qu'il occupa jusqu'à sa mort pendant près de trente années.

De nombreuses générations médicales ont été formées à son enseignement précis et savant et c'est un de ses élèves, M. le Professeur Ledouble qui occupe aujourd'hui si brillamment la chaire abandonnée par lui.

L'organisation de conférences d'ostéologie faites aux étudiants avant les travaux pratiques de dissection est due à Giraudet, et les grandes Facultés ne firent que généraliser,en la copiant, l'heureuse innovation du professeur tourangeau.

Mais c'est comme historien que Giraudet s'est imposé à la reconnaissance de ses concitoyens.

Pénétré de l'idée que Tours, jadis ville royale et pendant quelque temps capitale de la France, que la Touraine, toujours restée dans ses châteaux le séjour favori de la cour et des grands, avait dû être par cela même un centre artistique important, Giraudet s'attacha à relever dans les archives municipales, dans les dossiers des notaires, les noms et l'histoire des grands artistes qui avaient enrichi de leurs œuvres le jardin de la France.

Comme médecin, il s'intéresse d'abord à l'histoire de l'Assistance Publique à Tours, ouvrage qu'il termine en 1874, après en avoir donné le 1er fascicule sous le titre d'Histoire de l'Hôtel-Dieu maintenant depuis 1789 petit hôpital Saint-Gatien. Puis les publications se succèdent infatigablement.

En 1873, c'est son Histoire de la ville de Tours en 2 volumes restée un modèle de vérité et de conscience.

En 1874, les Prisonniers du roi Louis XI à Tours.

En 1877 une Association d'imprimeurs parisiens réfugiés à Tours au XVIe siècle

En 1880 et 1881, nouveaux documents sur les Comtois.

En 1882, la Famille Juste.

En 1884, les Origines de l'imprimerie à Tours.

A la gloire de la cité, il établit que le premier livre paru en France, le Roman de Flore, est sorti des presses du Tourangeau Nicolas Jenson, qui alla ensuite implanter et illustrer l'imprimerie à Venise.

Un autre Tourangeau, Plantin, l'illustrait à Anvers.

Enfin en 1885, Giraudet publie son œuvre capitale, celle qu'il avait caressée toute sa vie « Les Artistes Tourangeaux ».

Là encore, son érudition met au jour ce fait primordial pour la gloire de notre pays, l'existence d'un art français et tourangeau avant la venue des Italiens qui bien souvent gâtèrent l'art au moins en architecture.

Le premier, il a montré que nos élégants châteaux de Touraine avaient été bien réellement l'œuvre d'architectes du terroir qui malgré leurs noms vulgaires de Jehan Durand, Bastien et Martin François Besnouard, Pierre Roussel et leur humble titre de maîtres-maçons n'en furent pas moins de grands artistes. L'homme,qui a ainsi consacré toute sa vie à élever un monument impérissable à la gloire de son pays et de ses compatriotes, avait donc sa place marquée au milieu des illustrations médicales de Touraine.

Son œuvre est autre, mais elle n'est pas moins utile.

LISTE DES MÉDECINS DES STATIONS D'HIVER

Afin de rendre service à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas de correspondants dans les stations d'hiver, nous publions la liste des médecins de ces stations qui sont nos abonnés :

Dr Castelbou. — Dr Lalou. — Dr Verdalle, à Cannes. — Dr Gallot. — Dr De Langenhagen, à Menton. — Dr Thaon, à Nice. — Leriche, aux Eaux-Bonnes.

VARIA

Notre confrère le Dr Bousquet, de Valbonne (Alpes-Maritimes), se met à la disposition de nos confrères pour leur fournir de l'huile d'olive pure, provenant de sa récolte. Il fait les envois par colis postaux; avis.

VIN GIRARD de la Croix de Genève, idotanique phosphaté.
Succédané de l'huile de foie de morue
Maladies de poitrine, misère physiologique, lymphatisme, rachitisme, scrofule, faiblesse générale, convalescences, etc.

BIOPHORINE Kola Glycérophosphatée granulé de kola, glycérophosphate de chaux, quinquina, et cacao vanillé. Dosage rigoureux, le plus complet des agents *antineurasthéniques* et antidéperditeurs, le tonique éprouvé du sang, des muscles et des nerfs.

FLOREINE — Crème de toilette hygiénique, employée dans toutes les affections légères de l'épiderme, gerçures des lèvres et des mains ; innocuité absolue.